



HAL
open science

Introduction générale: "Mais laissons parler les jeunes!"

Zouhr Bouzidi, Pierre-Louis Mayaux, J Zaganiaris

► To cite this version:

Zouhr Bouzidi, Pierre-Louis Mayaux, J Zaganiaris. Introduction générale: "Mais laissons parler les jeunes!". Mais laissons parler les jeunes!... '. Le rapport aux enquêtés dans les travaux de jeunes chercheurs marocains, La Croisée des Chemins, 2022. hal-04563525

HAL Id: hal-04563525

<https://hal.science/hal-04563525v1>

Submitted on 29 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION GENERALE

Zouhr Bouzidi¹

PL Mayaux²

J. Zaganiaris³

Dans *Questions de sociologie*, Pierre Bourdieu rappelait que « *le type de sciences sociales que l'on peut faire dépend du rapport que l'on entretient avec le monde social, donc de la position que l'on occupe dans ce monde* » (Bourdieu 1984 : 26). Cette proposition peut se lire autant comme un appel à la modestie que comme une promesse. Un appel à la modestie, bien sûr, car le sociologue français souligne que les questions qui intéressent le chercheur, ainsi que les interprétations qu'il effectue, ne sont jamais détachées de sa propre situation sociale, contrairement à l'illusion entretenue par la tradition positiviste classique (Weber 1992 ; Steinmetz, 2005). Mais une promesse, également, puisque le chercheur peut espérer enrichir ses connaissances, et en préciser la portée, en s'interrogeant systématiquement sur le rapport social qu'il entretient à ses questions et à ses objets de recherche.

Comment, toutefois, réaliser une telle promesse en pratique ? Autrement dit, comment faire de la relation à son objet de recherche un instrument de connaissance plutôt qu'un écran ou un obstacle ? Ce livre part du postulat que la relation d'enquête proprement dite (c'est-à-dire les rapports très variés qu'un chercheur entretient avec les individus qu'il enquête, dans le cadre d'une démarche de terrain à caractère ethnographique) peut nous livrer bien des enseignements sur un monde social, et en l'occurrence sur la société marocaine. C'est donc à l'exploration de ces relations d'enquête, et de ce qu'elles nous disent du Maroc d'aujourd'hui, qu'ont été consacrées deux journées d'études doctorales. L'une s'est tenue en janvier 2017, à l'Ecole de Gouvernance et d'Economie de Rabat, où deux d'entre nous enseignaient alors (Pierre-Louis Mayaux, Jean Zaganiaris); l'autre fut organisée en septembre 2017, à l'Université de Meknès, à l'instigation de Zhour Bouzidi, et avec la participation de Khalid Mouna. C'est de ces deux journées qu'est issu le présent ouvrage. Il donne à des doctorantes et doctorants l'occasion de se détacher d'une restitution classique de leurs travaux de thèse (avec l'exposition d'une problématique, d'une méthode bien ordonnée et des premiers résultats) pour évoquer plutôt leurs relations d'enquête et les faire parler de leur terrain.

¹Faculté des lettres et des sciences humaines de Meknès, département de sociologie.

² CIRAD, UMR G-EAU.

³ Chercheur associé à l'EREG, Faculté Des Lettres Et Des Sciences Humaines *Ain Chock*, Casablanca.

Il s'agit ainsi, pour ces doctorantes et doctorants, de raconter d'abord, de manière simple et avec humilité, les différentes manières de vivre en situation le rapport aux enquêtés, en ne taisant pas les moments de blocage, de bricolage, de doutes, d'émotions et d'hésitations. Les lecteurs le comprendront très vite, les trois coordonnateurs de l'ouvrage ont fait le choix conscient et délibéré de laisser les doctorants exprimer leur expérience de terrain telle qu'ils l'ont vécue, sans orientation ni influence de leur part. Il s'agit également, ensuite, de raconter la manière dont ces difficultés ont été gérées ; d'évoquer les déplacements et les réajustements qui ont dû être effectués, y compris lorsqu'ils ont pu être vécus comme des concessions douloureuses par le jeune chercheur. De ce point de vue, l'originalité et la richesse de cet ouvrage réside dans la diversité des terrains, des regards et des rapports entretenus avec l'objet de recherche et avec les enquêtés : le chercheur d'origine rurale comparant les termes amazigh utilisés pour les droits d'eau dans sa région avec ceux de ses enquêtés ; la « bentLassima » (jeune fille de la capitale) intégrant le milieu très masculin des contrebandiers du romarin dans le Haut Atlas Oriental ; la doctorante-fonctionnaire enquêtant sur les agriculteurs périurbains de Rabat avec le concours d'une équipe de moqadems ; le chercheur partageant largement la condition précaire de ses enquêtés et considéré par eux comme un « mskin » ; l'inspecteur de l'éducation enquêtant sur ses propres subordonnés... On le verra, il est difficile de faire un portrait type du doctorant marocain et de ses relations d'enquête, tant celles-ci sont marquées par la diversité.

Il s'agit enfin dans ce livre, de manière sans doute plus ambitieuse, de prendre appui sur ces péripéties pour raconter le Maroc d'aujourd'hui. L'enjeu ne se résume donc pas à montrer, une nouvelle fois, en quoi toute recherche ethnographique est en partie dépendante de ses conditions de réalisation. Il ne se limite pas non plus à inventorier, comme une sorte de guide pratique, la diversité des « ficelles » employées par de jeunes chercheurs inventifs (Becker, 2002). Le propos de cet ouvrage est en effet, plus largement, de considérer la relation d'enquête comme un analyseur à part entière de la société marocaine. Marie Vannetzel (2010) l'a bien formulé dans sa propre réflexion tirée de ses recherches sur les frères musulmans égyptiens : il s'agissait pour elle de sortir de la simple « auto-réflexion, pour retourner la question de l'accès au terrain en objet de travail à part entière » (p. 61). Cette démarche permet d'éviter le risque de « solipsisme » qui a été pointé par le sociologue Bernard Lahire, lorsqu'il souligne combien l'on peut malheureusement être « d'autant plus tourné vers soi et soucieux des relations que l'on entretient avec les autres que l'on s'est détourné de la structure et du contenu de son activité de connaissance » (2002, p. 49). Une manière d'éviter ce piège est précisément de faire en sorte que « la question [ne soit] plus tant 'quelles sont les difficultés que je rencontre, comment les comprendre et les surmonter', mais : 'comment puis-je utiliser ces difficultés comme un révélateur des caractéristiques de l'organisation, de son

fonctionnement et de ses variations' ? » (Vannetzel, 2010, p. 61). Ainsi entendue, l'auto-analyse entreprise par le jeune chercheur est aux antipodes d'une démarche désabusée qui ne servirait qu'à relativiser des résultats scientifiques en venant rappeler, avec une sorte de joie mauvaise, leurs conditions d'obtention. Elle peut, tout au contraire, constituer un formidable levier de connaissance de la société marocaine. Cette perspective « heuristique » sur le rapport au terrain rejoint celle d'un autre ouvrage récemment paru (Mouna, Bouasria, Therrien, 2017). Elle est au principe de nombreuses questions qui parcourent ce livre.

Par exemple, en quoi la relation d'enquête éclaire-t-elle la manière dont est comprise, au Maroc, l'activité de production de connaissance qui est celle des sciences sociales ? Que nous donnent à voir ces relations d'enquête sur les manières dont le savoir social, et son utilité, sont socialement perçus ? En sens inverse, que nous disent les prénotions entretenues par les chercheurs eux-mêmes à propos de leurs « cibles » d'enquête quant à la force de certains stéréotypes ? Plus généralement, que nous révèlent les aléas des rapports enquêteurs/enquêtés sur la nature des hiérarchies de classes et de genre au Maroc, sur les relations entre lignages et entre régions, ou encore sur le rapport ordinaire à l'Etat (auquel le chercheur se voit souvent assimilé par les enquêtés) ? Comment interpréter les attentes des populations à partir des fréquentes demandes d'intercessions qui sont adressées au chercheur ? On espère donc le montrer, les analyses des multiples relations d'enquête présentées dans cet ouvrage ne visent pas à flatter un quelconque narcissisme savant. Si elles entendent bien « sortir de la dogmatique du détachement de l'observateur », ce n'est certainement pas pour sombrer dans la « maladie du journal et de son inscription narcissique » (Rachik, 2016, p. 8 ; voir aussi Wacquant, 2010).

Cette invitation à un regard non-nombriliste porté sur soi-même explique peut-être qu'autant de doctorants marocains aient répondu à l'appel à communication de ces journées d'étude⁴. Qu'ils y aient répondu comme doctorants, tout d'abord. En effet, la découverte du métier de chercheur facilite l'expression des doutes et des incertitudes que des praticiens plus confirmés ont pu banaliser et naturaliser. De surcroît, la thèse de doctorat est, par excellence, ce travail de longue haleine où des relations affectives riches et complexes peuvent se nouer avec les enquêtés : l'ethnographie n'a pas les mêmes implications émotionnelles selon qu'elle se déploie sur quelques semaines ou sur trois années ! Même lorsque la proximité avec le milieu enquêté n'implique pas une immersion ou une « participation » au sens anthropologique du terme, elle vient souvent bousculer, lorsqu'elle est longue, le présupposé d'une séparation nette et étanche entre le chercheur et ses enquêtés. Les questions se multiplient alors rapidement pour celui-ci : comment, au-delà de la

⁴ Toutes les communications n'ont malheureusement pas pu être retenues dans cet ouvrage.

première « conquête » du terrain (le premier accès et la première acceptation, parfois sacralisés comme une sorte de rite de passage par les chercheurs), établir et négocier des rapports prolongés avec lui ? Qu'écrire lorsque l'on risque d'être lu par certains enquêtés et que l'on souhaite préserver des liens de confiance ? Comment les pratiques de recherche évoluent-elles à mesure qu'une certaine familiarité, voire une véritable intimité, s'installe avec les milieux enquêtés ? Peut-on, alors, se distancer de la même manière ? Comment gérer, également, les diverses demandes des enquêtés (d'expertise, de relais des doléances, de contacts) ? Enfin, comment maîtriser l'évolution de son propre regard sur ses enquêtés, voire sur soi-même ?

Il est aussi significatif que ces textes soient ceux de doctorants marocains. De fait, et dans le sillage de la figure historique de Paul Pascon, la sociologie marocaine, particulièrement sur son versant ruraliste, s'est développée dans un rapport quasi-symbiotique avec l'anthropologie et la démarche ethnographique. L'observation directe, l'immersion, l'entretien peu directif y ont joué un rôle prépondérant. Il y a d'ailleurs précisément un demi-siècle, en 1969, Paul Pascon et Mekki Bentahar entreprenaient une étude pionnière sur les jeunes ruraux au Maroc. « Ce que disent 269 jeunes ruraux » fut le titre modestement choisi pour qualifier cette recherche originale qui traduisait l'ambition des deux sociologues de donner la parole à une catégorie sociale jusque-là inaudible, pour qu'elle s'exprime sur différents sujets ordinaires mais souvent tabous : la scolarité, les loisirs et l'amitié, le travail, l'argent, le Makhzen, le passé et l'avenir, la femme, la famille, le rapport à la ville, la sexualité... Pascon exprimait cette ambition à travers sa fameuse formule « Mais laissons parler les jeunes ! » (p 157) que nous reprenons dans le titre de cet ouvrage, pour lui rendre hommage et permettre à de jeunes chercheurs marocains de s'exprimer sur leurs rapports aux enquêtés. Nous partageons en effet le constat de Pascon selon lequel la recherche parle souvent des jeunes ou qu'elle parle souvent en leur nom, mais qu'elle ne leur donne que peu ou rarement l'occasion de s'exprimer eux-mêmes. Le présent ouvrage a pour ambition de leur donner la parole pour mettre en mot ouvertement leur rapport aux enquêtés.

Pour revenir à un plan plus théorique et conceptuel, les débats les plus fructueux en sciences sociales au Maroc se sont souvent engagés avec l'anthropologie, d'abord celle de la période coloniale (associée au nom de Jacques Berque) ; puis celle, anglo-saxonne, des années 1960 et 70, qu'il s'agisse de Clifford Geertz, d'Ernest Gellner ou de John Waterbury (Hammoudi, 2001 ; Rachik, 2012, 2016). Quant aux sciences sociales du politique, en plus de reposer souvent sur des enquêtes de première main, elles prennent soin de ne pas se limiter à la « haute » politique et aux institutions formellement étatiques, pour s'intéresser aux pratiques, aux arts de faire et aux imaginaires politiques des différents groupes sociaux (Hammoudi, 1988 ; El Ayadi, Rachik et Tozy, 2008, Rachik, 2012). Le rapport assidu aux enquêtés dont ces travaux

témoignent constitue un riche héritage dont sont susceptibles de s'emparer de jeunes chercheurs marocains soucieux de réflexivité sur leurs propres travaux. Et cet héritage anthropologique peut être fructueusement mis en rapport avec les réflexions, sur ce thème, de certains grands noms des sciences sociales francophones. Donnons-en rapidement quelques illustrations afin de montrer combien ces réflexions marocaines ne sont pas cloisonnées, mais qu'elles peuvent s'inscrire dans un champ de réflexion épistémologique et méthodologique bien plus vaste.

On pourra commencer par évoquer Abdelmalek Sayad, qui a montré combien la démarche compréhensive du chercheur, loin de se réduire à un don ou à un tour de main individuel, était plutôt permise par une proximité des trajectoires sociales entre l'enquêteur et l'enquêté. En l'occurrence, c'est précisément parce qu'il était lui-même un émigré algérien en France que Sayad estimait pouvait accéder à certaines pratiques sociales de ses enquêtés (Sayad 1999 : 284-288). Les discours recueillis par lui en entretien ne sont pas seulement alors livrés « *en toute confiance* » et en « *toute affection* » par ses enquêtés. Ils contiennent, bien plus, « *une profonde sincérité et une indéniable authenticité [...], d'autant plus sincère et authentique que tous, l'enquêté et ses proches comme l'enquêteur lui-même, ont, à plus d'un moment, fini par oublier la finalité ultime de l'opération consistant, pour les uns, à produire à la demande un certain discours sur eux-mêmes, et pour l'autre, à recueillir ce discours à des fins d'analyse. Cet oubli partagé, en lequel on peut voir la condition même de l'authenticité du discours, peut être considéré aussi, très justement, comme le produit de la confiance qui est au principe de la relation d'enquête la plus fructueuse* » (Sayad 1999 : 288 ; voir aussi 2002 : 45-49). Cette idée que la proximité de position et de condition peut constituer une ressource a été développée dans nombre de travaux sur le handicap (*disability studies*), où celui qui pratique l'objectivation de ses enquêtés vit également une expérience personnelle de vie liée à l'incapacité ou à la déficience (Albrecht, Ravaud, Stalker, 2001).

Autre exemple d'articulation entre une démarche compréhensive et une analyse des structures sociales objectives : le sociologue Loïc Wacquant (1989 ; 2010) a insisté sur la manière dont le « passage à l'acte » d'un chercheur se mettant à fréquenter, comme pugiliste, les salles de boxe sur lesquelles il travaillait comme sociologue, l'avait aidé à comprendre de manière pratique, autant que proprement théorique, les manières d'incorporer socialement un ensemble d'habitus. Pour Wacquant, une telle « *ethnographie charnelle* » (2011 : 116) lui a permis de saisir les logiques propres de l'apprentissage corporel pugilistique et de repenser sociologiquement le concept d'habitus, en valorisant, en l'occurrence, l'apprentissage corporel et sensoriel en-deçà de la médiation du langage. Et cette ethnographie lui a été permise par le rapport d'intimité socialement acquis avec les enquêtés : « *l'amitié et la confiance que m'ont accordé les habitués de Woodlawn ont fait que j'ai pu me fondre parmi eux à l'intérieur de la salle mais aussi les accompagner dans leur pérégrinations quotidiennes [...]* Mes

collègues de ring m'ont ainsi fait partager leurs joies et leurs peines, leurs rêves et leurs déboires, leur pique-nique, leurs soirées dansantes et leurs sorties familiales. Ils m'ont emmené dans leur église, me faire coiffer en « fade » chez leur barbier, jouer au billard dans leur taverne favorite, écouter du rap jusqu'à plus soif et même applaudir Minister Louis Farrakhan lors d'un meeting politico-religieux de la Nation of Islam – où je me suis retrouvé seul non-croyant européen parmi dix milles dévots afro-américains en transes » (Wacquant 2015 : 8).

Dans une perspective théorique encore différente, Luc Boltanski et nombre de sociologues « pragmatistes » ont plaidé, dès les années 1980, pour reconnaître une continuité essentielle entre le chercheur et ses enquêtés : « *Dans l'ordre du social, la réalité que connaissent les acteurs et la réalité que dévoile le chercheur ne sont pas des mondes opaques l'un pour l'autre. Un grand nombre de théories sociales produites par des spécialistes peuvent être ainsi traitées comme des modèles de compétence des acteurs, au sens où ils réélaborent sous une forme systématique, prétendant à l'explicitation et à la cohérence, des constructions qui sous-tendent les arguments que les acteurs mettent en œuvre lorsqu'ils doivent rendre compte des situations dans lesquelles ils se trouvent, expliquer les motifs de leurs actions ou de celles des autres* » (Boltanski 1990 : 46)⁵. L'opposition entre une sociologie objectiviste du dévoilement et une sociologie pragmatique qui intègre le point de vue de l'acteur dans l'objet peut alors être dépassée (Corcuff 2000)⁶.

En s'inscrivant dans ces traditions réflexives, certes très diverses mais que l'on peut à notre avis mettre en rapport⁷, toutes les contributions réunies ici nous plongent au cœur de la tension quotidienne entre la compréhension et la distanciation, telle qu'elle se joue en situation ethnographique. Car s'ils cherchent toujours à se placer au plus près de leurs enquêtés pour en reconstituer les univers de sens et les catégories culturelles, aucun jeune chercheur n'en reste là. Tous prétendent en effet inscrire aussi leurs acteurs dans des structures sociales dont les logiques leur échappent en partie. Nul ne renonce ainsi à identifier des positions sociales objectives et des

⁵On retrouve cela dans B. Latour 2006.

⁶ On peut faire la même remarque, plus généralement, pour l'opposition en partie artificielle entre le holisme de Durkheim et l'individualisme de Weber, en partie alimentée par les jeux de positionnement au sein de la communauté scientifique (Pollak 1986). De la même façon, si l'on a tendance à catégoriser Bourdieu dans la sphère « savante » des sociologues, située aux antipodes des approches « cliniques » ou « militantes » des sciences sociales (Bernardeau Moreau 2015), la nouvelle orientation de ses travaux au cours des années 90, notamment dans *La Misère du Monde* (1993), l'a conduit à repenser le rapport de proximité avec les enquêtés et surtout à rappeler le nécessaire travail d'empathie que le chercheur doit effectuer à leur égard. Son point de vue n'est « qu'un point de vue » sur le « le point de vue » des enquêtés parlant du monde qu'il essaie d'analyser. C'est en ce sens que le travail « d'auto-analyse » (Bourdieu, 2004) est nécessaire et peut aider le chercheur à être plus à même de maîtriser son objet, notamment en objectivant le travail d'objectivation opérée. Selon Bourdieu, cette approche réflexive permet de rompre à la fois avec les constructions du sens commun mais aussi avec les formes d'intellectualisme socialement intériorisées par le chercheur qui occupe une position spécifique non seulement dans le champ de sa discipline (Zaganiaris 2011) mais aussi sur son terrain de recherche et dans le rapport avec les enquêtés.

⁷ Auxquelles il conviendrait d'ajouter les travaux pionniers de l'École de Chicago, depuis les enquêtes terrain sur les paysans polonais de Thomas et Znaniecki (Chapoulie 2018) aux approches empiriques d'Howard Becker sur les cabarets de jazz, dans lesquels il avait également pratiqué en tant que musicien (Becker 1985).

trajectoires biographiques, à replacer les discours des acteurs dans des espaces institutionnels bien définis, ou à montrer comment des changements de comportements renvoient à des transformations structurelles plus larges. Tous s'essaient, en d'autres termes, non à résorber la tension entre l'engagement et la distanciation, mais à la faire travailler de manière productive.

Il faut ainsi souligner que se reconnaître une posture d' « objectivation participante » (Bourdieu, 2003 : 43) ou bien de « critique compréhensive » (Courcuff, 2012 : 33-58), si cela permet de se trouver en terrain bien balisé théoriquement, ne résout pas grand-chose *en pratique*. De fait, ce livre montre bien toute la diversité des manières de décliner au concret cette relation entre l'enquêteur qui interroge, qui scrute et veut comprendre, et ceux qui ne sont jamais de simples objets dociles et soumis face à cette intention de connaissance. Les manières de faire, les manières d'être et les modes de présentation de soi varient ainsi fortement selon les propriétés sociales du chercheur (autant celles qui sont effectivement incorporées par l'enquêteur que celles qui sont perçues par les enquêtés), ses rapports avec son objet et les situations concrètes vécues ensemble, toutes ces variables pouvant de surcroît évoluer au cours du (long) périple de la thèse de doctorat. C'est ce que montrent chacun de ces jeunes chercheurs. Comment se sont-ils donc débrouillés avec leurs enquêtés ? Et que nous disent leurs (més)aventures et leurs négociations sur la « société composite » marocaine (Pascon, 1984) ?

Tous nos apprentis-chercheurs ont d'abord dû se confronter à de profondes mécompréhensions sur ce qu'ils sont et sur ce qu'ils font. S'ils sont théoriquement « chez eux » (*at home*), pour reprendre la typologie de Mouna, Therrien et Bouasria (2017)⁸, cela ne les dispense nullement de faire l'expérience des grands écarts sociaux et culturels qui traversent la société marocaine. Travaillant sur les bidonvillos de Nzala Raddaya à Meknès, Jaouad Agudal a été pris successivement pour un agent du recensement, un médecin (car futur « docteur », tout comme Bouchra Karroud), un journaliste, un malheureux célibataire ou un pauvre étudiant. Au-delà de la diversité des assignations (jusqu'à celle de touriste chinoise pour Bouchra Karroud), les doctorants se retrouvent généralement, à un moment ou à un autre, assimilés à des agents des différentes administrations marocaines, éventuellement à des bureaux d'étude : fonctionnaire agricole local (Abdellah Hmouri), *moqqadem* ou *caïd* (Kawtar Salik), membre de l'agence de développement social (Kawthar Fargani), cadre du Haut Commissariat des Eaux et forêts (Bouchra Karroud). Seule l'administration, dans la perception commune, semble à la fois être en capacité et avoir la volonté de connaître la société marocaine. Cette perception, toutefois, n'est pas nécessairement

⁸ L'ouvrage de Mouna, Therrien et Bouasria, traite l'enquête ethnographique à partir de trois différentes postures d'appréhension du terrain marocain « celle du chercheur chez soi (*at home*), celle du chercheur d'ailleurs et celle du chercheur immigrant (*at home* dans un pays lointain). Il s'efforce d'analyser les formes d'engagement et d'altérité de ces trois formes culturelles différenciées.

erronée dès lors que l'on garde en tête que certains « étudiants » sont effectivement des fonctionnaires également, une identité qu'ils peuvent activer et revendiquer à certains moments pour accéder à leur terrain (Youssef Flissi, Kawtar Salik). Mais cette catégorisation tend à engendrer de la méfiance chez les enquêtés, qui produit langue de bois et refus de réponse, et qui demande en retour tout un ensemble de stratagèmes pour être levée ou contournée.

Parmi ces stratagèmes, le plus simple consiste sans doute à « laisser dire » et à « laisser penser » ce que veulent les enquêtés du chercheur. Le « faux moi » qui en découle ouvre alors des problèmes éthiques difficiles à négocier, qui rappellent ceux décrits par Amélie Le Renard (2011) dans ses recherches sur les modes de vie des jeunes saoudiennes. Dans une sous-partie opportunément intitulée « De l'amitié dans l'enquête » (2011 : 4-22 et 33-41), la chercheuse cite les travaux d'Anouk de Koning tentant de négocier des rapports amicaux avec ses enquêtés dans les cafés du Caire. Elle exprime ses réserves au sujet de ce type de pratiques, insistant sur leur caractère problématique : « *Je me sentais souvent assez mal-à-l'aise quand elles me prenaient pour confidentes dans un moment de « déprime » en dehors des situations d'entretiens, ou en pensant qu'elles m'invitaient gentiment à une de leurs sorties en pensant que je m'ennuyais, seule à Riyad. Certaines d'entre elles étaient probablement loin d'imaginer que je réutiliserais quelques-unes de leurs remarques, de manière anonyme. Sur le campus universitaire, notamment la « bande » d'étudiantes avec laquelle j'ai passé le plus de temps n'avait pas vraiment compris que ces moments constituaient une partie de mon travail d'enquête* » (Le Renard 2011 : 41)⁹.

Une deuxième difficulté courante découle de l'urgence des problèmes auxquels sont confrontés les enquêtés, qui tend à déconsidérer toute démarche de connaissance qui ne soit pas directement opérationnalisable. « A quoi sers-tu donc ? » « Que fais-tu donc ici ? » demandent en permanence les enquêtés à nos chercheurs. Les sollicitations de service et les doléances ponctuent le travail des chercheurs, car « les moqqadems » (pas plus que les autres) « ne travaillent pas gratuitement » (Kawtar Salik). Cette instrumentalisation réciproque, fondée sur un certain nombre de malentendus nécessaires, évoque ce que disait Paul Pascon dans son avant-propos à

⁹ Merci à Merouan Mekouar de nous avoir signalé cette référence. Des questions analogues ont interpellé Timothy Pachirat lors de son enquête menée dans des abattoirs américains, où il a été embauché en tant qu'employé et a œuvré régulièrement de manière informelle pour pouvoir observer les pratiques de mise à mort des animaux. Timothy Pachirat s'est interrogé sur les questions éthiques de la recherche puisqu'il a pu avoir accès à son terrain en se faisant passer pour celui qu'il n'était pas, profitant de son statut d'ouvrier pour explorer ces abattoirs et observer à partir de sa position les conditions inacceptables auxquelles sont soumises les animaux et les humains, mais en trahissant des personnes qui lui avaient fait confiance (Pachirat 2011 : 15-17). Dans un travail sur les personnes à besoins spécifiques, A. Revillard (2017) a indiqué qu'elle avait fait lire à ses enquêtés les retranscriptions d'entretien pour voir s'ils étaient d'accord avec le fait qu'elles soient publiées en l'état.

La Maison d'Iligh : «Je n'arrive pas à me rappeler si c'est Hassan qui m'attira ou si je pris l'initiative... Maintenant que je connais mieux les gens d'Iligh, j'ai tendance à penser qu'ils m'appliquèrent la stratégie de l'araignée. Ils tentèrent de prendre au piège Kenneth Brown puis Omar Afa. Je crois que j'ai été moins vigilant ou plus disponible. Je ne le regrette pas » (Pascon 1984). Bien souvent, ce sont de petites transactions qui permettent d'accéder au terrain, et les chapitres qui suivent en donneront de nombreuses illustrations. Ils évoquent alors ce qu'a pu relater Marie-Pierre Anglade (2014) dans ses travaux sur les quartiers populaires de Casablanca, lorsqu'elle souligne que ce sont les aides régulières apportées aux habitants des milieux défavorisés qui lui ont permis d'accéder durablement à son terrain¹⁰.

Un troisième défi est celui de la forte pression que font peser les enquêtés sur le chercheur pour prendre directement parti dans les conflits locaux. Le niveau de tension entre groupes sociaux rend souvent peu opérantes les revendications d'impartialité, à l'image d'Abdellah Hmouri confronté à différentes fractions d'irrigants, ou à Jaouad Agudal faisant face au clivage entre « établis » et « nouveaux-venus » au sein du bidonville.

Pour gérer ces défis, les ficelles employées par nos jeunes chercheurs sont nombreuses et variées. La première est la mise en avant d'une même région d'origine, ou d'un lignage en partage, qui peut se matérialiser par la capacité à user de locutions spécifiques communes. La région reste en effet perçue comme un espace de « concitoyenneté » privilégiée au Maroc, et nul n'est censé ignorer un habitant de sa région d'origine, comme Abdellah Hmouri en a fait l'expérience. Une stratégie d'ordre similaire est l'affichage d'un même milieu social d'origine et d'intérêts partagés. Mais les petites transactions ordinaires, l'octroi de petits services ou de petits cadeaux, peuvent aussi se révéler un important adjuvant. Par ailleurs, une patience infinie est bien sûr requise pour bâtir la confiance, tant « les réseaux que peut construire le chercheur avec sa population de référence et avec d'autres acteurs de la société sont fondamentaux pour contourner la difficulté engendrée par le rejet de l'enquêteur chez une partie de son 'objet de recherche' » (Gobe, 2014, p. 100).

L'important, ici, ne porte pas tant sur les enseignements de chaque objet de recherche que sur ce que ces relations d'enquête nous donnent à voir de la société marocaine. Une société dans laquelle la méfiance ordinaire envers l'Etat demeure prépondérante. Une société dans laquelle l'autochtonie (l'antériorité de la présence sur un territoire) est fortement valorisée et invoquée, et peut structurer des clivages durables. Une société, également, dans laquelle les espaces sociaux tendent à

¹⁰ Citant d'ailleurs Loïc Wacquant dont elle rejoint en partie la démarche, Marie-Pierre Anglade rappelle que le fait de participer aux tâches ménagères est une façon d'incorporer socialement les pratiques des enquêtés et de renforcer la proximité avec eux.

s'organiser en fonction de négociations complexes et d'équilibres fragiles, peu institutionnalisés, ou alors institutionnalisés selon des logiques concurrentes. Une société, enfin, composée d'espaces sociaux protégés, a priori difficiles à intégrer pour les nouveaux venus, mais dont l'accès peut se voir soudainement déverrouillé du fait de l'invocation d'une origine commune ou d'une insertion « protégée » sous l'égide d'un acteur particulier (qu'il soit leader associatif, fqih ou moqadem). Il s'agit donc de soulever des interrogations, des réflexions, de montrer des expérimentations empiriques, en donnant la parole à des doctorants et en les accompagnants, dans le cadre d'échanges intellectuels fructueux, à la rédaction d'articles de recherche.

Ce livre propose ainsi d'entrer dans la boîte noire de travaux de jeunes chercheurs rattachés à diverses institutions, travaillant sur des objets très différents, et de les faire parler de la société marocaine, que cela soit des pratiques de contrebande du romarin dans le Haut Atlas oriental (Bouchra Karroud), des établissements scolaires de Tétouan, Oujda, Casablanca, Errachidia et Guelmim (Youssef Flissi), des associations présentes à Tounfite, un village de la province de Midelt (KawtharFargani), des bidonvilles de Meknès (Jaouad Agudal), des usages des réseaux sociaux (Sana Tifak), de la gestion de l'eau dans un périmètre irrigué (Abdallah Hmouri), de l'agriculture périurbaine (Kwatar Salik), de la violence en milieu étudiant (Sadik Darai) ou des femmes toxicomanes (LailaAghil). En dévoilant, tout en objectivant, certains de leurs dilemmes et certaines de leurs péripéties, ils invitent chacun de nous à ne pas considérer les sciences sociales « comme un instrument de défense mais comme une arme contre soi, un instrument de vigilance » (Bourdieu, 1987, p. 38).